

1

La pire nuit de mes neuf vies de chat a commencé avec un reste de poisson. Tu trouves peut-être ça étrange, chaton, mais nous autres chats aimons le poisson, n'est-ce pas ? Et, comme je vivais dans un pub qui proposait des repas sur le pouce pour ses clients humains, je mangeais beaucoup de restes, à l'époque. En fait, le problème de cette nuit-là n'est pas né du poisson en lui-même... Ce fut ce qui arriva après, alors que je m'étais endormi sur ma chaise préférée, près de la cheminée.

Cesse de courir après cette mouche, si tu veux que je te raconte cette histoire ! C'est un récit bien long et un peu effrayant pour un chaton comme toi, mais je suis sûr que tu pourras en tirer une leçon si tu m'écoutes attentivement. Voilà, je préfère ça.

Bon, où en étais-je ? Oui : je dormais sur ma chaise et je me suis réveillé brutalement, en pleine nuit. Une horrible odeur envahissait tout le pub et quelque chose m'irritait le nez et la gorge. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de fumée parce que j'avais déjà senti ce genre d'odeur, parfois, quand mon humain George allumait le feu pour rendre le bar plus accueillant

pendant les soirs d'hiver. Seulement, quand il faisait cela, la fumée montait toujours dans la cheminée ; elle n'envahissait pas la pièce de cette manière. J'ai eu besoin de quelques minutes pour m'habituer à ce brouillard nauséabond et tenter de voir ce qui se passait. Bien sûr, j'ai toujours eu une très bonne vision de nuit, mais la fumée me piquait les yeux. J'ai bâillé et me suis étiré – comme nous le faisons toujours après une sieste – et, la gorge de plus en plus irritée, j'ai commencé à tousser, à m'étouffer. C'est alors que je les ai vues : de grosses flammes orange qui léchaient les rideaux et des pluies d'étincelles qui retombaient sur les chaises les plus proches.

Terrifié, j'ai lâché un miaulement aigu. Du moins, j'ai essayé, mais je n'ai réussi à pousser qu'un petit cri étranglé avant de me remettre à tousser. J'ai bondi de ma chaise et me suis précipité vers l'escalier de l'étage, vers la grande chambre ouverte sur le jardin où dormait George. Heureusement, il avait laissé sa porte ouverte, au cas où je me serais réveillé dans la nuit et que j'aurais décidé de venir lui tenir compagnie sur le lit. Je lui ai donc sauté dessus et lui ai donné de petits coups de patte sur les joues pour le réveiller. En dépit de ma toux, je lui ai miaulé aux oreilles le plus fort possible – ce qui parut suffisant, car, bien vite, il a bondi dans le lit avec un petit cri de surprise.

— Oliver ! a-t-il hurlé d'un air agacé.

Il ne m'appelait par mon nom complet que quand j'avais fait des bêtises.

— Qu'est-ce que tu... ?

Au même moment, il dut sentir la fumée, car il s'extirpa de sa couverture avec un nouveau cri :

— Oh mon Dieu ! Au feu, au feu !

Nous étions seuls dans la maison et je ne comprenais pas vraiment pour qui il criait comme ça, mais j'étais bien soulagé qu'il se soit réveillé si vite. Il attrapa son téléphone portable, sur la table de chevet, et sa robe de chambre accrochée au dos de la porte avant de se précipiter au rez-de-chaussée. Je le suivis en courant. Hélas, les flammes orange avaient gagné du terrain et commençaient à carboniser la rambarde, envoyant des étincelles brûlantes dans tous les sens et lâchant de gros nuages de fumée noirs.

J'ai descendu les dernières marches comme si j'étais pourchassé par deux dobermans.

— Sors, Ollie, vite ! hurla George avant de se mettre à tousser aussi fort que moi.

Il déverrouilla la porte d'entrée, et l'air froid du dehors s'engouffra à l'intérieur, provoquant une vraie éruption dans le bar. L'escalier s'écroula dans notre dos dans un tel vacarme que j'ai bondi dehors et j'ai couru à en perdre haleine à travers le parking pour me réfugier sous un buisson, de l'autre côté, près de la route. De là, je voyais George, dans son pyjama à rayures, sa robe de chambre toujours à la main. Il la jeta par terre et pianota furieusement sur son téléphone portable avant de crier dans le micro :

— Au feu ! Le Foresters' Arms ! Le pub est en feu !

Je suis resté tassé sous mon buisson, horrifié par le feu qui atteignait à présent le toit, puis la réserve

de bois, près de la cuisine, qui s'embrasa dans un grand « woosh ». Les flammes s'étendirent ensuite à la barrière, puis à une série de gros tonneaux alignés derrière la mairie, à côté. Il y eut alors une explosion assourdissante qui me fit sursauter violemment, et le feu forma une énorme boule incandescente qui illumina le ciel noir.

L'espace d'un instant, je restai là, figé de terreur. J'avais l'impression qu'au moins l'une de mes neuf vies arrivait à sa fin. Des gens sortaient de leurs maisons en courant, criant, cherchant George, l'enveloppant de sa robe de chambre et de nombreuses couvertures – comme s'il ne faisait pas assez chaud, avec ce gigantesque feu. À ce moment, pour rendre cette catastrophe encore plus terrifiante, deux immenses camions de pompiers arrivèrent, toutes sirènes hurlantes, et s'arrêtèrent sur le parking, juste à côté du buisson sous lequel j'étais tapi. Je sais bien que j'aurais dû rester pour m'assurer que George allait bien, mais mes instincts de chat ont pris le dessus et m'ont soufflé que j'avais intérêt à partir de là au plus vite. Je n'en suis pas très fier, mais j'avoue que j'ai déguerpi sans demander mon reste, abandonnant mon humain et ma maison...

Quand j'ai enfin fini de courir, j'étais au milieu de la forêt, de l'autre côté de la route. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, entre les troncs, mais je ne voyais plus ni le pub ni les flammes. Les arbres étaient trop hauts et trop denses... Je compris alors que je m'étais enfoncé plus loin que jamais dans la forêt.

Mon cœur battait encore furieusement, refusant de se remettre de cette épreuve et de ma course folle dans le bois. Je tendis l'oreille attentivement, mais je ne pus entendre que le souffle du vent dans les branches et le hullement d'une chouette au loin. Il faisait si froid... Je commençai alors à me sentir perdu et triste, tout seul dans cette forêt immense. Tout ce que je voulais, c'était retourner sur ma chaise, roulé en boule sur mon coussin confortable, endormi et plongé dans mon rêve préféré : chasser des souris. Mais j'avais trop peur pour revenir sur mes pas. Au même moment, alors que je me tenais là, écoutant le vent et la chouette, tremblant comme une feuille, j'entendis soudain une seconde explosion plus violente encore que la première en direction du pub. Terrorisé, je bondis en haut de l'arbre le plus proche, jusqu'à l'une de ses plus hautes branches, à laquelle je m'agrippai pour résister au vent qui me ballottait d'avant en arrière.

Tu sais, quand tu grandiras et quand tu deviendras un gros chat, tu apprendras que le meilleur moyen de fuir une situation angoissante est de s'en éloigner le plus vite possible et de s'endormir. J'ai souvent entendu les humains dire qu'ils perdent le sommeil quand ils sont inquiets au sujet de quelque chose. Heureusement pour nous, les chats ne souffrent pas de cette maladie. Cette nuit-là, j'étais si bouleversé par le choc qu'une fois en sécurité dans la fourche confortable des branches, j'eus beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. Il n'y avait plus de bruit, à présent, et même si je pouvais encore voir un halo rouge effrayant dans le ciel, en direction

de mon pauvre vieux pub, la lueur du feu s'éteignait peu à peu. Le vent se mit à souffler moins fort et me berça avec douceur, me rappelant mes nombreuses siestes dans le fauteuil à bascule, dans l'arrière-cuisine du pub. Je fermai les yeux et me mis à rêver que George venait me chercher et me portait dans ses bras jusqu'à la maison.

Quand je me réveillai, le jour était levé, et des oiseaux chantaient. Je me levai, m'étirai longuement, oubliant où j'étais, et manquai de tomber de l'arbre. Heureusement, je sortis les griffes sans réfléchir et restai un moment accroché à ma branche du bout des pattes, le cœur battant, avant de réussir à remonter dessus. Ne désirant pas voir les oiseaux se moquer de ma maladresse, je me mis immédiatement à ma toilette pour bien leur montrer que cet instant de ridicule ne m'embarrassait pas le moins du monde. Ce fut à ce moment, en plein mouvement, que je vis quelque chose au pied de mon arbre : un renard !

Chaton, j'imagine que tu n'es pas encore assez vieux pour avoir vu un renard, mais laisse-moi te dire que tu devrais te méfier d'eux. Si tu penses que les chiens sont terrifiants, tu n'as encore rien vu ! Les renards n'ont même pas d'humains pour s'occuper d'eux, contrairement aux chiens, et ils font partie de nos pires ennemis. Ils sont presque aussi dangereux que les voitures. Au moins, les voitures restent en général sur les routes, et il est facile de les éviter pour qu'elles ne nous attaquent pas. Mais les renards, eux, se fauillent et nous tombent dessus par surprise. Ils savent entrer dans les jardins

et se promènent aussi dans les rues comme nous et, s'ils te voient, ils te pourchassent sans pitié avec leurs sourires cruels et satisfaits. Il n'existe qu'un seul moyen de leur échapper : grimper au sommet de l'arbre le plus proche. Ainsi, même si mes poils se hérissèrent instantanément sur mon dos quand je vis cette créature vicieuse au-dessous de moi (tu t'en doutes), je restai calme, sachant que j'étais au meilleur endroit. La bête ne pouvait pas m'atteindre. J'étais même si soulagé que je me laissai aller à fanfaronner un peu, gonflant la queue, grondant et crachant dans sa direction. Je m'oubliai à tel point que je manquai de tomber une nouvelle fois et décidai que mes désirs de bravade ne valaient pas le risque de tomber de mon perchoir et d'atterrir sur le monstre.

Je me pelotonnai donc à nouveau dans le creux de ma branche, m'étirai et m'installai de manière à pouvoir garder un œil sur le renard. Clairement, il était de plus en plus agacé d'être incapable de m'attraper, de grimper jusqu'à moi. Il faisait les cent pas au pied de l'arbre, faisait le tour du tronc dans un sens, puis dans l'autre, sans jamais me quitter des yeux. Ses petits yeux sombres me regardaient comme j'avais toujours regardé les gamelles de délicieuse nourriture que George me donnait, chaque jour – et cela me fit frémir. Le moindre geste mal assuré, sur cette branche, m'enverrait tout droit en bas et, alors, je risquais de devenir son dîner. À mon grand soulagement, après avoir continué son petit manège pendant des heures (en tout cas, c'était l'impression que j'eus), le stupide renard dut se

lasser. Il s'allongea par terre, roulé en boule comme un chiot, et s'endormit. J'avais droit à quelques instants de répit et décidai que la meilleure chose à faire était de profiter de ce moment pour faire une nouvelle sieste.

Quand je m'éveillai de nouveau et le vit toujours là, au pied de l'arbre, sur le qui-vive, je compris alors trois choses d'un seul coup. Premièrement : je n'avais pas eu de petit-déjeuner et j'avais vraiment très, très faim. Deuxièmement : je ne savais plus dans quelle direction était ma maison. J'avais perdu son odeur et il n'y avait plus ni lueur rouge ni fumée sombre dans le ciel pour me guider. Et troisièmement : tant que ce renard ne serait pas décidé à bouger, j'étais coincé ici. Si jamais j'essayais de sauter sur un autre arbre, il se contenterait de me suivre ; et je ne pouvais pas non plus retrouver la terre ferme s'il restait ici. Et le renard n'avait pas l'air prêt à abandonner sa traque...

Je repensai alors à George, à ma chaise, à la chaleur du pub et à ma gamelle remplie de poisson ou de poulet ; je pensai aussi, sans pouvoir m'en empêcher, à des chatons. Même les grands chats adultes comme moi peuvent pleurer, parfois, tu sais. Je restai donc assis sur ma branche et me mis à miauler misérablement tout seul tandis que le renard, au pied de l'arbre, se léchait cruellement les babines. Et je me demandai si j'avais encore une chance de revoir George ou ma maison si confortable.

2

Il faisait de plus en plus froid, et le crépuscule commençait déjà à assombrir le ciel lorsque j'entendis enfin un nouveau bruit. Je restai assis, immobile, l'oreille tendue, guettant le moindre son. Cela ressemblait un peu à de la musique... Le renard se redressa, lui aussi, jetant des regards nerveux autour de lui ; puis il se glissa soudain sous un buisson, non sans m'avoir jeté un coup d'œil contrarié avant de partir. L'étrange bruit se rapprochait. Je l'avais déjà entendu auparavant, mais je n'arrivais pas à me souvenir où. Soudain, cela me revint : c'était un sifflement ! En tout cas, c'était ainsi que les humains l'appellent. Ils font ça en pinçant les lèvres et en soufflant lentement. Cela crée une sorte de musique – pas toujours jolie, d'ailleurs. Au bout de quelques minutes, je perçus les pas de l'humain qui sifflait et le froissement des feuilles mortes sur son passage. Je finis par le voir apparaître entre les arbres, à quelques pas de moi, en train de se promener tranquillement. Si jamais je ne criais pas immédiatement, il serait rapidement trop loin pour m'entendre : les humains n'ont pas une très bonne ouïe, tu le sais. Seulement, pouvais-je lui faire confiance ? J'ai toujours

eu du mal à me fier aux humains, en particulier les mâles que je ne connais pas – mais je te raconterai cette histoire une autre fois. Quoi qu’il en soit, je n’avais pas vraiment le choix, cette fois-ci, et j’ai rapidement pris ma décision. Si cet humain sifflait, il était probablement de bonne humeur. J’avais déjà remarqué qu’ils faisaient en général cela pour manifester leur joie. Je me redressai donc sur ma branche et miaulai aussi fort que possible, en dépit de mes petits poumons encore irrités par la fumée.

L’humain arrêta de siffler, s’immobilisa à quelques pas de mon arbre et guetta les alentours. Un peu plus loin, le renard regardait aussi dans ma direction. J’espérais qu’il n’ose pas revenir en présence de l’humain... Il m’a toujours semblé qu’ils ne les aimaient pas beaucoup. Les vieux chats racontent encore des légendes – probablement fausses, d’ailleurs – qui décrivent les humains sur des chevaux, soufflant dans des cornes et se servant de chiens pour *chasser* les renards. Ces histoires semblent peu crédibles, mais les humains sont capables de beaucoup de choses !

Bref, j’étais là, sur ma branche, en train de crier pour attirer l’attention de l’homme ; et il était là, examinant les environs avec attention, dans tous les sens, l’air troublé. Comme je le disais, les humains n’ont pas une très bonne ouïe. Heureusement, il finit par m’apercevoir.

— Bonjour, toi !

Quelque chose dans la douceur enjouée de sa voix m’apaisa un peu. Peut-être allais-je pouvoir lui faire confiance, après tout.

Il s'approcha lentement de mon arbre en continuant à me parler, à me sourire. Il m'appelait « joli minou » et me demandait sans cesse si j'étais coincé dans mon arbre. Certes, j'étais ravi de le voir si amical, mais je ne pus m'empêcher de me sentir un peu humilié par sa condescendance. Tu comprends ça, j'imagine... Comme si je pouvais être *coincé* dans un arbre ! À l'entendre, on aurait pu croire que je n'étais qu'un pauvre chaton sans expérience, comme toi. Je voulais lui dire d'ouvrir les yeux : si seulement il regardait un peu mieux autour de lui, il verrait qu'il y avait un gros renard cruel caché dans les buissons et qui ne nous quittait pas des yeux. Sans cela, j'aurais parfaitement été capable de descendre de mon perchoir tout seul, merci beaucoup !

Néanmoins, je dois bien admettre que cet humain avait un don pour grimper aux arbres. Il était assez jeune, souple, et savait parfaitement bien se servir de ses pattes avant pour se hisser sur les branches. Tout en montant vers moi, il répétait des paroles rassurantes :

— Tout va bien... Gentil chat... Ne bouge pas, n'aie pas peur : j'arrive.

Puis, dès qu'il fut suffisamment près de moi, il m'attrapa d'un geste si brusque que je faillis tomber de ma branche sous le coup de la surprise. Je le laissai me redescendre en me serrant contre lui, ce qui était un peu étrange pour lui autant que pour moi, mais je tenais à montrer au renard – s'il était encore là – que j'avais un protecteur. En arrivant près du sol, je bondis de l'épaule de l'humain, mais restai près de ses pieds. Je me frottai

quelques instants à ses jambes en ronronnant pour le remercier. Il me regarda d'un air perplexe.

— Tu es sain et sauf, maintenant. Allez, file chez toi !

Je continuai à me frotter à lui et il me regarda un peu plus attentivement.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu es perdu, minou ?

Hourra ! Il avait compris le message ! Je ronronnai plus fort. Il me prit une nouvelle fois dans ses bras et examina la petite médaille accrochée à mon collier.

— *Oliver*, lut-il à voix haute, et pas d'adresse. Juste un numéro de téléphone.

Il tira de sa poche un de ces téléphones portables, tapota dessus.

— Pas de réseau, soupira-t-il. Bon, je pense qu'il vaut mieux que je te ramène chez moi pour le moment, *Oliver*. Je suis sûr qu'un peu de lait te fera du bien. Après, j'essaierai de...

La simple mention du lait suffit à me rappeler à quel point j'avais faim et soif. Je me pelotonnai encore plus contre lui pour lui faire comprendre que j'étais d'accord. Décidément, je l'aimais bien, cet humain ! Peut-être qu'il était gentil, comme *George*. Seulement, à ma grande horreur, je le vis ramasser le sac qu'il avait posé près du tronc d'arbre avant de monter me chercher et il me fourra dedans, maladroitement, la tête la première. Ma queue faillit se retrouver coincée dans la fermeture éclair. Je protestai en miaulant de toutes mes forces. Et dire que je lui avais fait confiance !

Mais, quand il souleva le sac de terre, je l'entendis me parler à travers la toile.

— Je suis désolé, Oliver. Tu seras plus en sécurité dans mon sac à dos, tu sais. Si je te gardais dans mes bras, j'aurais peur que tu t'enfuis dès que nous atteindrons la route. Il y aura des voitures, tu sais, et c'est très dangereux. Calme-toi. Tout ira bien...

Néanmoins, je continuai à miauler. Franchement ! C'était bien trop *humiliant*, et cela me rappelait des souvenirs particulièrement désagréables.

— Ce ne sera pas long, je te le promets. Sois un bon chaton et reste sage.

Je dus donc me laisser ballotter tandis que l'humain reprenait sa route en sifflant. Le sac sentait mauvais et était particulièrement inconfortable. Il y avait des brindilles piquantes, au fond. Quant à la marche, elle parut durer une éternité.

Finalement, j'entendis des bruits de voiture : nous étions sortis de la forêt. Quelques minutes plus tard, je perçus le cliquetis d'une poignée de porte qu'on ouvrit, puis referma, et l'humain me posa doucement au sol avant d'appeler :

— Nick ? Tu es là ?

Une autre voix, celle d'une jeune femme à en croire son timbre, répondit :

— Tu as fait vite ! Je viens de rentrer des courses. Tu as ramassé un peu de bois de chauffage ?

— Non, désolé, répondit l'humain en soulevant de nouveau le sac. Regarde ce que j'ai rapporté, à la place...

Il commença à ouvrir la fermeture éclair, et je me préparai à bondir pour trouver une cachette le temps d'être sûr que cet endroit n'était pas dangereux, mais l'homme s'arrêta.

— Les portes et les fenêtres sont bien fermées ?

— Évidemment, il fait un froid de canard, dehors ! Pourquoi ? Qu'est-ce que tu caches là-dedans ?

Le sac finit de s'ouvrir, et je m'élançai, atterrissant dans les plis d'un rideau devant moi.

— Un chat ! s'écria la fille. D'où vient-il, Daniel ? Pourquoi l'as-tu amené ici ?

— Il était coincé dans un arbre et n'a pas voulu me laisser. Je crois qu'il s'est perdu. Il a un collier avec son nom et un numéro de téléphone, mais je n'avais pas de réseau dans la forêt et j'ai pensé qu'il valait mieux le prendre avec moi.

— Pauvre bête, reprit la jeune femme, revenant visiblement de sa surprise en me voyant grimper à ses rideaux. Il a l'air terrifié. Viens là, minou... Dan, comment il s'appelle ?

— Oliver. Il a l'air très amical. Allez, descends, Oliver, fit-il de cette voix douce qui m'avait déjà rassuré dans le bois. Je vais te donner du lait.

Super ! J'étais mort de soif ! Je bondis donc du rideau et le suivis dans une petite cuisine où il me servit un grand bol de lait que je bus immédiatement, prenant soin de lécher consciencieusement les bords.

— Il a l'air affamé, remarqua Daniel. Il est peut-être resté coincé longtemps dans cet arbre. Tu crois qu'on peut lui donner quelque chose à manger, Nicky ?

La fille commença à vider ses sacs de courses sur le plan de travail.

— J'ai des sardines, dit-elle d'une voix peu convaincue.

Des sardines ? Oh oui ! Je me mis immédiatement à me frotter contre ses jambes et à ronronner aussi fort que possible.

— Mais je pensais les préparer pour le repas, ajouta-t-elle rapidement.

— Nous pouvons bien manger autre chose, non ? Tu as pris des haricots à la tomate... Je te promets d'appeler son propriétaire dès qu'il aura mangé ; nous n'aurons pas à le nourrir longtemps.

Ils échangèrent un regard inquiet que je ne compris pas vraiment. Tout ce que je voulais, c'était manger les sardines, moi !

— D'accord, finit par lâcher Nicky.

Elle ouvrit la boîte de conserve et la déposa par terre, près de moi.

— Bon appétit, Oliver.

L'odeur délicieuse faillit me donner des vertiges tant j'avais faim. Je me jetai sur mon repas sans demander mon reste.

— Bon sang, Dan, il a vraiment l'air *mort de faim* ! soupira la fille avec un petit éclat de rire. J'admets qu'il a sans doute plus besoin de ces sardines que nous, finalement...

Du coin de l'œil, tout en mangeant, je les vis s'enlacer et s'embrasser. C'était bon signe : j'avais souvent vu des humains faire la même chose au pub, et ça les mettait en général de bonne humeur.

— Je suis désolé pour le bois, murmura Daniel. Je repartirai en chercher plus tard.

— Non, il est déjà cinq heures et la nuit tombe. Attendons demain : j'irai avec toi et nous pourrons en rapporter plus. Seulement, je ne suis pas sûre qu'on puisse se permettre d'allumer le chauffage, ce soir.

— Je sais... Les courses t'ont coûté cher, cette fois ?

— Pas autant que la semaine dernière. Le boucher m'a donné de la viande hachée à bas prix et j'ai déniché des promotions sur les sachets de thé et le beurre.

— Bravo.

Il l'embrassa de nouveau.

— On va s'en sortir, Nick... Tant que nous tenons le coup jusqu'à la fin de l'hiver, tout se passera bien.

Ils restèrent là, à me regarder sans rien dire, pendant que je mangeais. J'avais l'impression étrange qu'ils m'aimaient bien, mais avaient en même temps hâte de me renvoyer chez moi. En effet, à peine eus-je fini mon repas que Daniel me prit dans ses bras, et Nicky composa le numéro de ma médaille sur son téléphone.

— Ça ne répond pas, dit-elle au bout de quelques secondes.

— Le propriétaire est sans doute sorti – pour chercher son chat, je parie, répondit Daniel avec un sourire.

Cette fois, cependant, Nicky ne rit pas.

— Nous ne pouvons pas le garder, Dan...

— Je sais. Ne t'en fais pas, je sais.

Il me caressa et je le gratifiai d'un petit ronronnement. Je voulais retrouver George, bien sûr, mais je me sentais si rassasié, si réchauffé et si apaisé que j'aurais

facilement pu m'endormir là, dans les bras de Dan. La journée avait été terrible : le renard, le feu...

Le feu ! Tout me revint d'un coup et je me mis à miauler, sous le coup de l'angoisse. Pauvre George... et mon pauvre pub ! Avais-je même un foyer où *retourner*, après tout cela ? Je voulais expliquer à Daniel et Nicky que le numéro de ma médaille était certainement celui d'un téléphone abandonné au milieu des cendres noires d'une maison où plus personne ne pouvait vivre. Évidemment, j'étais incapable de me faire comprendre.

— Il a encore l'air inquiet, dit Nicky en me caressant doucement la tête. Tu as peut-être raison : il est sans doute perdu depuis longtemps. Pourtant, il n'a pas vraiment l'air maigre.

Je pris cela pour un compliment.

— Nous n'aurons qu'à rappeler plus tard, répondit Daniel. Je suis sûr que quelqu'un le cherche. Il est si mignon ; et on dirait qu'on s'occupe bien de lui.

Je *sus* immédiatement que je pouvais faire confiance à cet humain : il avait bon goût en matière de chats. Il me posa sur le canapé et je me roulai en boule en ronronnant pour moi-même avant de m'endormir.